

Galant homme, quoique héros, Jacques a laissé, dans le roman, à sa compagne d'infortunée, la première place qu'on lui avait assignée dans le titre; il n'est que le second personnage du drame. Il personnifie admirablement le héros acadien, tel que la légende le fait briller au-dessus du nuage sanglant dans lequel a disparu sa patrie infortunée, tel que l'histoire l'a consacré aux yeux de la postérité. Le portrait de Marie nous manque; en revanche, nous avons un admirable, vivant et pittoresque portrait de Jacques, au commencement de la seconde partie.

Si le caractère de *George Gordon* s'assombrit avec le drame au milieu duquel l'ont placé les circonstances, et surtout le désir d'égayer la galerie et l'auteur lui-même, il est bien aimable au commencement, bien sympathique. C'est un joyeux compagnon et un homme d'esprit. Il est fâcheux que les péripéties du roman ne lui aient pas permis de déployer davantage, sous nos yeux, sa belle humeur de sous-lieutenant français déguisé en officier anglais.

Ce sont là les trois personnages principaux du livre. Autour d'eux se groupent des figures sympathiques, auxquelles fait ombre la mine féroce de Butler. L'auteur excelle à peindre les bonnes gens, les braves cœurs. Il en fait des types qu'on n'oublie pas et que l'on croit avoir toujours connus. Le Père Landry, par exemple, est le type parfait du patriote acadien ou canadien. Pour voir combien il est ressemblant, il n'y a qu'à regarder autour de soi. Cette race honnête et fière qui, après un siècle, n'a pas encore pardonné à l'Angleterre de nous avoir conquis; qui n'a jamais pu se résigner à ce joug que la liberté a pourtant rendu si léger; cette race honnête et fière n'est pas éteinte. Elle montre les mêmes vertus dans un cadre plus obscur; elle suit la même ligne de conduite inflexible dans des circonstances moins solennelles.

M. Bourassa n'est pas un romancier de profession; il en est à son premier roman, peut-être même à son dernier, et l'inexpérience dramatique se sent à coup sûr dans la texture de l'ouvrage. L'écrivain aurait pu accélérer la marche de l'action, serrer davantage le nœud de l'intrigue, puiser à pleine main dans l'arsenal du roman moderne, et y emprunter quelques-uns des ressorts à secret connu, sur lesquels sont posés bien des œuvres dont le succès fut plus bruyant et le mérite moindre. Mais il n'a point prétendu faire un feuilleton à sensation. Si quelques-unes des ficelles (pour me servir d'un mot du métier) qu'il a employées, n'avaient jamais servi, c'est un crime dont on doit l'absoudre aisément. Je ne vois, vraiment, à condamner que la résurrection de Jacques, et encore eût-il été facile de rendre cet incident vraisemblable, si l'auteur